

Préambule

Stéphane Dawans

Si la référence au *minimum* est explicite aux Etats-Unis, dès le début des années 60, avec l'apparition de la *musique minimaliste* et, à peine plus tard, du *minimal art*, il lui faudra trois décennies pour s'imposer comme un des leitmotivs de la presse architecturale internationale. Mais le phénomène aura considérablement gagné en force : cet « essentialisme », qui fait l'éloge de la sobriété, est aujourd'hui considéré, par les revues d'architecture les plus en vue, comme rien moins qu'un « signe des temps ». Plus radical encore, le « livre culte » de John Pawson, paru sous le titre de *Minimum* en 1996, entretient volontiers la confusion des genres, en désignant le minimalisme comme un « style de vie ». C'est d'ailleurs dans ce sillage que s'inscrivent de nombreux jeunes architectes qui, tant au nord qu'au sud de l'Europe, se revendiquent de ce qu'ils nomment encore « la nouvelle simplicité ».

En 2003, la notoriété du terme est telle que le *Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle* hébergera, l'été, un colloque intitulé *Décade sur les « Minimalistes »* et largement consacré aux nouveaux écrivains de Minuit. Musique, arts plastiques, architecture et aujourd'hui littérature, il semble donc qu'aucun art n'échappe, en ce début de siècle, à cette catégorie. Du coup, Mies van der Rohe, l'architecte moderne qui aura inspiré cette tendance artistique en lui donnant sa formulation la plus radicale – *less is more* ! – aura-t-il, dans le même mouvement, lancé le programme annonciateur d'une poésie généralisée.

Cependant, si celle-ci ne manque ni de précurseurs ni d'œuvres exemplaires ni même de manifestes, elle n'en demeure pas moins problématique : la notion même de *minimalisme* ne se laisse pas aisément appréhender. Des questions ne manquent pas de surgir. Ce concept permet-il de subsumer des stratégies communes d'un art à l'autre ? Comment éviter l'aporie contenue dans un programme qui soutient que *moins est plus* ? A partir de quel pôle définit-on le minimum : production ou réception ? Quels sont ses fondements rhétoriques, poétiques et même éthiques ? ...Ce sont quelques-unes des questions les plus générales auxquelles ce premier numéro d'*Intervalles* voudrait répondre, en comptant sur les contributions de treize spécialistes de la musique, de la littérature, de l'architecture et des arts plastiques. Elles ne manqueront pas d'en susciter d'autres, beaucoup plus « pointues » : Le minimalisme peut-il échapper à l'« idéologie du blanc » ? Relève-t-il du geste moderne ou postmoderne ? Peut-il se revendiquer d'une éthique cohérente ?...

Questionner les différents champs artistiques à partir de cette problématique, nous permettra d'esquisser la démarche transdisciplinaire qui définit précisément le CIPA et de mettre en lumière les difficultés que soulève un parti poétique que fonde une ambition démesurée : retrouver l'essence même de l'art.

Si, pour des raisons de lisibilité, nous avons choisi de classer les articles selon les genres artistiques abordés (musique, architecture, arts plastiques et enfin littérature), nous n'avons pas jugé utile de renforcer le « découpage » en créant des sections. Une telle option aurait inutilement souligné un déséquilibre qui, à vrai dire, n'est qu'apparent et surtout aurait gommé ce qui fait précisément l'intérêt des *intervalles*. Le premier article, de Michel Delville et Andrew Norris, donnera la pleine mesure d'une approche qui n'hésite pas à tisser des liens entre les disciplines : si la musique de Frank Zappa et de Captain Beefheart sont interrogées, afin de déconstruire l'interface minimalisme/maximalisme, la démonstration n'hésite pas à puiser ses arguments tant dans les romans de James Joyce ou les poèmes de William Blake, que les écrits sur l'architecture de Yago Conde, la philosophie de Gilles Deleuze, les textes critiques de Roland Barthes...

Aussi le lecteur ne s'inquiètera-t-il pas de ne pas voir, dans ce préambule, une présentation de chacun des onze articles. Il serait illusoire de dégager une structure

forte dans une revue qui revendique les liens subtils et foisonnants ; il serait injuste de résumer en deux lignes des contributions qui pour la plupart sont animées par des forces centrifuges plutôt que centripètes. Le sommaire suffira à guider le lecteur sans le contraindre outre mesure.

En revanche, il nous faut souligner qu'une telle approche, qui se construit à partir de regards croisés, de points de vue décalés, prend inévitablement le risque de la contradiction. La représentation plus importante des auteurs actuels de Minuit était attendue et l'on sait à quel point ces écrivains suscitent le débat. On ne s'étonnera donc pas de lire dans ce même numéro que « seul un tenace malentendu, dû aux seuls aléas de la publication, continue à ranger Jean Echenoz parmi l'école minimaliste », quand, dans un autre article, l'on s'efforce précisément de définir l'écriture minimale à partir de *Un An*. Nous revendiquons cette divergence de vue comme une vraie force : celle du dialogue qui fait progresser la pensée.

Au terme de cette confrontation d'idées, défendues parfois avec passion, nous espérons que le lecteur aura pu saisir les lignes de forces, mais aussi les lignes de rupture, qui font du minimalisme un sujet complexe et passionnant. Nous gageons que ce numéro lui permettra en tout cas de nourrir sa propre réflexion.